NICOLE PROVENCE

UNE PROMESSE SI FRAGILE

roman

LES ÉDITIONS JCL

UNE PROMESSE SI FRAGILE

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Provence, Nicole, 1948-
Une promesse si fragile
ISBN 978-2-89431-540-8
I. Titre.
PQ2716.R68P76 2017 843'.92 C2017-940620-5

© 2017 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Sybiline

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITIONS JCL
jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens
DNM
librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse
SERVIDIS/TRANSAT
asdel.ch

Suivez Les éditions JCL sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2017
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

NICOLE PROVENCE

UNE PROMESSE SI FRAGILE

LES ÉDITIONS JCL

À tous ceux qui un jour ont quitté leur terre natale
le cœur gonflé d'espoir à la recherche
d'un meilleur ou mirifique avenir.

De la même auteure
aux Éditions JCL

Le Secret d'Aiglantine, roman, 2016, 360 p.

La Corde du pendu, roman, 2017, 376 p.

1

LE SERMENT

Avril 1871, Camps[1]*, dans le Var, sud de la France*

Comme à son habitude, le vent qui glissait dans la garrigue couchait les herbes sèches et les plantes aromatiques, thym, sarriette et marjolaine, emportant avec lui leurs parfums. Il faisait danser les tiges de fenouil sauvage, s'infiltrait dans les buissons épineux, agitait les branches des micocouliers. Il s'accrochait à la pointe des pins d'Alep avant de s'en aller nettoyer le ciel et lui rendre son bleu azur pur et étincelant. Dans les chemins caillouteux, la poussière se soulevait en tourbillonnant et se transformait en un nuage suspendu dans l'air chaud. Infatigable, il reprenait sa course dans les chênes de la barre rocheuse de Saint-Quinis qui, jadis, avait abrité un monastère. Dans les châtaigniers des forêts environnantes, il mêlait sa fraîcheur à celle de l'obscurité du sous-bois. Fatigué d'avoir hanté les collines, il redescendait victorieux dans la plaine au pied de la colline de Saint-Sébastien, secouait les vignes et s'engouffrait dans les rues de Camps, le village de chapeliers proche de la ville de Brignoles, dans le Var.

Les bonnets de coton tenaient bon grâce au lien noué sous le menton. Les tabliers se relevaient et, coquin, le vent dévoilait les

1. La commune prit en 1936 le nom de Camps-la-Source.

jupons brodés et les chaussures de toile des Campières. Une main serrait le châle, l'autre aplatissait la jupe, et les rires éclataient. Depuis des lustres, personne ne s'en offusquait ; le mistral faisait partie du patrimoine ; les Campiers auraient redouté quelque maléfice du ciel s'il ne les avait pas accompagnés tout au long de leur journée. Ne disait-on pas que, dans les contreforts des Cévennes, les journées orageuses sans vent apportaient les déluges et les inondations ? Dans les plaines de la Haute Provence, où poussaient les rangées de lavandes envahies par les abeilles, de grands cyprès brisaient sa force, mais restaient définitivement inclinés en signe de soumission. Seuls les oliviers plus que centenaires, au tronc rugueux et tourmenté, résistaient vaillamment. Ils se cramponnaient de leurs profondes racines dans le sol sec, pierreux et aride, et méprisaient ce vent qui voulait les dominer. Dans les habitations, on se protégeait du froid qu'il distribuait sur son passage en s'abritant dans les petites cours entourées d'un mur qui fournissait un peu d'ombre. Mais, quand le soleil brûlait, quand la chaleur se faisait lourde et étouffante, on le bénissait.

En ce dimanche de Pâques, alors que partout autour les fleurs explosaient et distribuaient leur parfum, midi était passé. La cloche de l'église Sainte-Marie sonnait joyeusement à la sortie des fidèles qui avaient assisté à la célébration.

Sur le parvis, Francis Gastellan, le plus important chapelier du village qui en comptait un grand nombre, recevait les salutations de ses employés. Joseph Caspado attendit que le flot des ouvriers du feutre se soit dispersé pour venir saluer son patron. Il était entouré de ses deux filles, Naïs et Mireille, deux jolies Campières qui portaient avec grâce les robes que l'aînée, habile couturière, avait terminées la veille pour l'occasion. Francis Gastellan ne manqua pas de remarquer que ses deux fils avaient le regard fixé sur Naïs ;

c'était vrai que la fille Caspado était belle. Il eut un sourire ; s'il avait dû choisir une bru parmi les filles à marier de Camps, c'est bien elle qui aurait eu sa préférence, toute fille d'ouvrier qu'elle fût.

Près d'eux, Madeleine Gastellan et Jeanne Caspado, amies depuis l'enfance, échangeaient une recette de pâtisserie aux grains d'anis, ces fameuses navettes parfumées à l'eau de fleur d'oranger qui garnissaient toutes les tables de fêtes.

Joseph s'avança respectueusement vers son patron et ôta son chapeau en inclinant la tête. Gastellan lui tendit aussitôt la main.

— Holà, Joseph ! te voilà bien heureux avec ces trois jolies femmes ! Ta Naïs est devenue une magnifique demoiselle et, avec sa mine, elle va attirer beaucoup de garçons devant ta porte ! Et qui sait si un de mes fils n'en fera pas partie.

Assez fier du compliment, Caspado se rengorgea.

— N'ayez crainte, patron, qui qu'ils soient, je les surveillerai de près s'ils viennent miauler devant sa fenêtre. Et, s'il faut de l'eau pour calmer leurs ardeurs, j'irai en tirer un seau de la Servi[2] qui est toute proche et qui reste bien fraîche, même par ce beau temps !

Naïs, qui avait entendu la réflexion, sourit à son tour. Quand elle regarda en direction des fils, elle surprit leur regard posé sur elle. Francis était un très beau garçon qui, elle le savait, la convoitait. Plus âgé de quatre ans que son frère, il n'avait pas manqué en quelques occasions de lui faire maints compliments, mais il n'avait aucune chance auprès d'elle. Chaque fois, elle l'avait éconduit avec un sourire, en espérant qu'il ne reviendrait pas trop souvent lui adresser des mots aimables qu'elle n'appréciait pas. Sa

2. Nom de la source qui alimente le village.

réputation d'invétéré coureur de jupons lui était parvenue et elle ne désirait pas faire partie du lot de filles déçues qui avaient espéré davantage. Elle s'attarda plutôt à son frère Césaire et son cœur se mit à battre. Une année, déjà, que tous deux s'aimaient en secret, en se gardant bien de faire étalage de leurs sentiments pour ne rien risquer. À Camps, on ne plaisantait pas avec la moralité et les deux amoureux étaient encore bien jeunes pour prétendre vouloir s'épouser.

En réalité, Francis Gastellan, le fils, se souciait peu de la fille de leur contremaître. Comme tout un chacun, il avait remarqué sa beauté un peu sauvage, sa joyeuse humeur et la faveur qu'elle semblait obtenir dans le jugement de son père. Il s'était dit que, dans un an ou deux, il ferait sa demande, car elle était encore trop jeune à son goût. Mais, parce qu'elle semblait mépriser ses discrètes avances, il s'attacha à l'idée de l'épouser. Il ne supportait pas qu'on lui résiste. Pour l'instant, il préférait rendre visite aux filles d'une maison de Brignoles dont l'expérience et la fantaisie satisfaisaient sa lubricité. Connaissant le père Caspado, il savait qu'il n'accepterait qu'un mariage convenable et surtout avantageux pour sa fille aînée ; rares étaient les jeunes hommes qui, dans Camps, auraient obtenu son approbation. Francis mettait donc Naïs en réserve pour le jour où il serait obligé de prendre épouse afin d'assurer la pérennité des entreprises Gastellan.

Les familles se saluèrent à nouveau et s'en allèrent déguster le repas de fête. Traditionnellement composé de poissons ainsi que d'un délicieux gigot d'agneau piqué d'ail et parfumé aux herbes de Provence, il garnissait toutes les tables du village. La viande dorée et juteuse à souhait, accompagnée d'un plat de pois chiches et de haricots blancs, demandait à être arrosée des vins les plus fins de la région ; on alla donc quérir dans la cave les meilleures bouteilles.

Après que les assoiffés se furent abondamment désaltérés, chacun se retira pour une sieste réparatrice, repu et passablement excité. Ce jour de fête, plus chaud que celui des années précédentes, avait poussé les adultes à se réfugier à l'ombre des tonnelles et dans les pièces gardées obscures à la recherche d'une fraîcheur bienvenue.

Naïs s'avança sur la pointe des pieds et s'assura que sa mère, assoupie dans le fauteuil d'osier, ne la verrait pas s'enfuir. Quant à son père, les ronflements sonores qui provenaient de sa chambre la persuadèrent que c'était le moment idéal pour s'éclipser. Le rire au fond de la gorge, les yeux illuminés de bonheur, elle courut aussi vite que possible et quitta le village sans se faire remarquer.

Après avoir dévalé allègrement les rues pentues qui conduisaient aux vignes, elle les abandonna pour s'engager sur un chemin de la garrigue qui la conduirait auprès de son amoureux. Elle longea le petit champ de lavande qu'elle avait découvert presque par hasard en se promenant. Il était bien rare en Provence Verte qu'on cultive ces fleurs, sans doute un nostalgique de sa Drôme Provençale avait-il voulu recréer ici le décor de son enfance. Chaque année, Naïs attendait avec impatience leur floraison pour s'en venir cueillir de grandes brassées. Une fois les fleurs séchées, elle les récupérait, les enfermait dans de petits sacs de coton et en garnissait son armoire et les tiroirs de sa commode. Quel plaisir ensuite de humer le linge imprégné de son odeur ! Ce parfum, c'était le parfum de la Provence, celui qui les yeux fermés la conduisait jusque dans les Hautes Alpes où la lavande poussait en reine. C'était aussi le champ dans lequel elle avait rencontré Césaire pour la première fois. Depuis, elle associait toujours cette senteur à cet instant de bonheur. Quand ils voulaient se voir discrètement, c'est ici qu'ils se donnaient rendez-vous. Au loin, elle devina la silhouette de Césaire, debout, qui guettait son arrivée. Elle l'appela et lui fit un

grand signe de la main. Essoufflée, les yeux brillants de joie, le cœur battant à tout rompre, elle sauta à son cou et embrassa ses lèvres. Il la serra contre lui.

— J'avais peur que tu ne puisses t'échapper !

— Mes parents font la sieste et ma sœur a rejoint ses amies, mais je ne pourrai pas m'absenter plus d'une heure ou deux.

— Alors, ne perdons pas ce temps précieux.

Son regard était explicite. Malgré le désir brûlant qu'ils avaient l'un de l'autre, Naïs refusait l'amour à la sauvette qu'il lui proposait depuis une bonne année. Elle leva son regard clair vers ses yeux d'un vert irisé de marron qu'elle trouvait si beaux. D'une main tendre et légère, elle caressa ses cheveux très noirs et souples dont les boucles effleuraient son front comme les cheveux d'un angelot. D'ailleurs, elle lui trouvait une certaine ressemblance avec les santons d'argile qui garnissaient les crèches de Noël.

Lui la toisait, le regard conquérant, le sourire aux lèvres, la tête sans chapeau, exposée au soleil et au vent. Bien que pas très grand comme la plupart des Méditerranéens, tout juste le mètre soixante-dix, il la dépassait d'une bonne tête. Tout en lui était bien proportionné, son buste, ses jambes, ses bras ; c'était un beau garçon. Elle repéra un carré d'herbe en dehors du terrain sec et broussailleux, et s'y assit. D'un geste preste, elle libéra ses cheveux du bonnet de coton qui les emprisonnait et l'attira en tapotant une place près d'elle. Mais l'espoir auquel il avait cru un instant se dissipa très vite. Il lui adressa un regard boudeur. Naïs soupira.

— Tu sais bien que je t'aime, Césaire. Plus que jamais, je voudrais me réfugier entre tes bras et t'appartenir. Mais je préfère m'offrir à toi le jour de nos noces, dans notre lit, et non dans les herbes sèches avec les lièvres et les lézards pour témoins. Et je ne te

parle pas des vipères qui se dorent au soleil et se confondent avec les pierres. Ne tarde plus à te déclarer officiellement. Tu sais que les fiançailles durent longtemps et cela repoussera d'autant la date de notre mariage.

Il laissa échapper un soupir de contrariété.

— Je le sais bien, mais cela fait un an que nous nous fréquentons. Je ne veux plus attendre !

— Sans doute, mais nos parents ne le savent pas. D'ailleurs, ajouta-t-elle sur un ton malicieux, je ne sais pas si ton père voudra de moi comme belle-fille !

Il redressa son buste et frappa sa poitrine de sa main.

— Moi, je te veux, c'est l'essentiel. Et pourquoi ne t'accueillerait-il pas ? Tu es la plus belle fille du village. Quant à ma mère, elle ne tarit pas d'éloges au sujet des robes que tu lui couds ! J'aurai bientôt vingt-deux ans, un âge idéal pour prendre épouse, m'établir hors du foyer et surtout… pouvoir t'aimer en toute liberté. Je n'en peux plus d'imaginer nos étreintes.

— Moi, je viens tout juste de fêter mes dix-sept ans et mon père me dit que je suis trop jeune encore pour penser au mariage !

— C'est parce qu'il est comme tous les pères. Il ne veut pas qu'on lui vole sa fille !

— Patience, mon cher amour. Prenons le temps de tout organiser. Il faudra respecter les coutumes, présentations, fiançailles, chaperons lors de nos promenades, et que sais-je encore ?

— Je ne veux plus attendre et j'ai déjà pensé à tout. J'ai vu en haut du chemin Saint-Sébastien une maison qui te plairait.

— En haut du chemin Saint-Sébastien ! Au Claou ? Tu n'as pas choisi le plus facile ! Ça grimpe dur !

— C'est un coin tranquille, et tu ne me feras pas croire que tes mollets redoutent la côte !

— Non, mais elle est abrupte. J'ai du souffle, heureusement !

— Certes, la maison aurait besoin de quelques travaux, mais ce n'est rien d'impossible. Je me suis renseigné. Elle appartient à la famille Lévrier et je sais qu'ils comptent s'en séparer.

Naïs éclata de rire. Elle se leva promptement, planta ses deux mains sur ses hanches et foudroya Césaire d'un regard faussement coléreux.

— Alors, tu as tout prévu ! Sans même m'en parler ! Qui te dit que j'accepterai ?

L'air coquin, Césaire la força à se rasseoir. Il saisit sa main et baisa chacun de ses doigts, puis sa paume et son poignet. Ses lèvres remontèrent dans le creux du coude, puis plus haut sur le bras jusqu'à l'épaule et cherchèrent la tiédeur de son cou. Yeux clos, il huma sa peau mate qui sentait le soleil et le vent, il s'enivra de sa nuque qu'elle avait parfumée d'une eau de lavande avant de le rejoindre. De la poche de son gilet, il sortit un long foulard de soie jaune qu'il noua dans ses cheveux.

— Tu connais la signification de ce cadeau ? Cela fait un mois que je le garde avec moi, cherchant l'occasion de te l'offrir. Je l'ai acheté à Marseille, dans la meilleure boutique près du port.

Naïs redevint grave.

— Oui. Si je porte ce foulard dimanche en allant à la messe, tu sauras que j'accepte que tu me fasses la cour et que je consens à t'épouser.

Elle ajouta, taquine :

— J'ai donc jusqu'à dimanche pour réfléchir, pour accepter… ou refuser !

Il ne l'écoutait pas, il avait tout prévu et il annonça :

— J'en parlerai à mon père, puis à ton père. Je ferai ma demande selon la tradition.

Naïs se releva d'un bond. Le vent souleva sa jupe sur ses jambes nerveuses qui exécutaient avec grâce la farandole. Lors de la Fête de la Saint-Clair, devenu patron des couturiers au XIe siècle, la jeune fille était une des rares parmi les couturières du village et celles de Brignoles à pouvoir danser tout l'après-midi sans s'essoufler. Elle lui lança un regard fripon et se sauva, faisant sauter en l'air les sauterelles qui s'étaient réfugiées dans les herbes. Césaire sourit, à nouveau conquis. Il n'y avait pas de fille plus gaie que Naïs au village. On l'entendait plus souvent rire que se plaindre et sa joie de vivre se communiquait aux autres. Dans l'atelier de couture de la famille Gastellan, qui jouxtait la chapellerie, les ouvrières l'avaient baptisée « le pinson de Camps ». Il semblait que jamais il n'en serait autrement.

Le cœur exalté par le bonheur qui l'attendait, Césaire la rattrapa et tous deux refirent le chemin inverse en silence, tant leur séparation les peinait. Par de petits chemins raides, ils rejoignirent le chemin Saint-Clair et firent une halte devant la statue de pierre

du saint de même nom qui avait été élevée en son honneur[3]. Naïs lui portait une dévotion particulière, parce qu'il gardait, disait-on, une bonne vue aux artisans du tissu, à condition qu'ils ne touchent pas l'aiguille le 2 janvier. Et personne du petit monde des couturiers n'aurait osé enfreindre l'interdiction. Avec sur son visage un air grave, elle détacha le foulard de ses cheveux et en lia leurs deux poignets.

— Devant vous, saint Clair, je jure amour et fidélité à Césaire. À toi, maintenant !

Césaire sourit et se prêta au jeu. Il prit les mains de Naïs entre les siennes, les posa sur son cœur et répéta à son tour :

— Devant vous, saint Clair, je jure amour et fidélité à Naïs.

Le dimanche suivant, à la messe, Naïs arbora le foulard de soie jaune autour de son cou. Les regards qu'ils échangèrent scellèrent secrètement leur promesse.

Le même soir, émue, tremblante, Naïs confia à ses parents la nature des sentiments qu'elle entretenait pour Césaire.

— Je l'aime depuis plus d'un an. J'ai attendu d'être certaine de mes sentiments avant de vous en parler. Il veut m'épouser et il attend votre accord pour venir faire sa demande.

Jeanne, sa mère, applaudit aussitôt à ce projet.

— Je me doutais bien depuis quelque temps qu'il y avait anguille sous roche. Je connais Césaire depuis sa naissance. C'est un bon garçon. Je suis sûre qu'avec lui tu seras très heureuse.

3. La statue enfouie a été retrouvée lors de fouilles. Un oratoire construit en 2012 l'abrite désormais rue des Feutres.

Son père resta un moment silencieux. Si la demande du fils Gastellan flattait son amour-propre, il redoutait un peu la réaction du père, son patron. N'avait-il pas déjà d'autres projets plus ambitieux pour ses deux fils ? Depuis que le cadet travaillait dans l'usine de feutre, il appréciait à sa juste valeur son investissement dans l'entreprise familiale.

Par ailleurs, fier de sa fille, Joseph Caspado estimait qu'elle méritait tout à fait d'avoir été désignée parmi les autres jeunes filles du village. Sans doute cela aurait-il posé davantage de problèmes si le projet d'union avait concerné l'aîné, qui prendrait un jour en main la destinée de l'usine et de la chapellerie Gastellan.

Soudain, un doute lui vint. Se pouvait-il que leur fille ait célébré « Pâques avant les Rameaux » et que le mariage doive être précipité ? Il scruta son visage d'un air sévère et fut convaincu du contraire. Sa Naïs était une jeune fille honnête ; elle n'imposerait pas cette honte à sa famille. Soulagé, il lui sourit enfin en secouant le menton de contentement.

— Eh bien, ma Naïs, te voilà bien honorée ! Si Césaire confirme sa demande, tu entreras dans une des meilleures familles de Camps. Moi, je n'y vois aucun inconvénient.

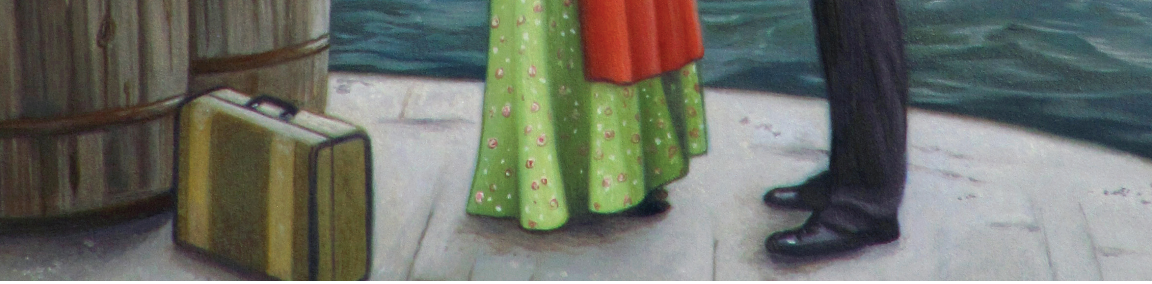
Naïs, qui avait craint sa réaction, poussa un petit cri de joie et alla se jeter contre sa poitrine. Joseph caressa ses cheveux et soupira, amusé.

— Voilà notre fille qui nous abandonne !

— Mais, papa, je ne serai pas loin. Césaire vous respecte beaucoup. Il sera heureux de faire partie de notre famille.

Jeanne essuya discrètement la larme d'émotion qui était apparue au coin de ses yeux. Naïs se donna alors tout entière à son bonheur,

des rêves plein la tête. Un modèle de robe depuis longtemps élaboré hantait ses pensées et, dans sa hâte de la confectionner, elle ressentait des fourmillements au bout des doigts.



Camps, France, 1873.

Dans le village niché en face de la barre rocheuse de Saint-Quinis, l'industrie du feutre tient la première place. Francis Gastellan, propriétaire des deux plus grandes entreprises de la région, règne sur la vie de ses ouvriers.

La jeune et charmante Naïs, couturière et fille du contremaître Joseph Caspado, est convoitée à la fois par Francis et par Césaire, les fils du grand patron. Tandis que le benjamin obtient les faveurs de la belle aux doigts de fée, la jalousie et la haine animent le cœur de l'aîné, héritier du patrimoine familial. Les deux frères entament alors une guerre sourde qui risque d'avoir de lourdes conséquences.

Obligée de se soumettre à l'autorité de son père, Naïs se battra contre vents et marées afin de retrouver les bras de celui qu'elle aime depuis toujours. La promesse d'un avenir heureux et paisible tiendra-t-elle le coup devant la puissante emprise des conventions ? L'espoir est-il permis pour ces amants qui n'aspirent pourtant qu'à unir leur destinée ?

Depuis 2004, Nicole Provence a publié sept romans à succès parus en France et au Québec, dont Le Secret d'Aiglantine *et* La corde du pendu. *Elle reprend ici la plume élégante qu'on lui connaît, pour le plus grand plaisir de ses lecteurs friands de romans historiques savoureux.*